

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N° 682

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Roger DUGOIN

Né le 2 septembre 1910, à Paris.

Sur quelques ennemis de la Médecine aux XVII^e et XVIII^e Siècles

*« La Médecine est la chose du monde
qui mérite le plus qu'on l'estime, quoi
qu'en pensent les ignorants ».*

(HIPPOCRATE).

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1938

582

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Roger DUGOIN

Né le 2 septembre 1910, à Paris.

Sur quelques ennemis de la Médecine
aux XVII^e et XVIII^e Siècles

*« La Médecine est la chose du monde
qui mérite le plus qu'on l'estime, quoi
qu'en pensent les ignorants ».*

(HIPPOCRATE).

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS
AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR
93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1938

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM.
Physiologie	ROUVIERE.
Physique médicale	Léon BINET.
Chimie médicale	STROHL.
Bactériologie	POLONOVSKI.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	Robert DEBRÉ.
Pathologie médicale et générale	BRUMPT.
Pathologie médicale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	ABRAMI.
Anatomie pathologique	CHEVASSU.
Histologie	N...
Pharmacologie et matière médicale	CHAMPY.
Thérapeutique	TIFFENEAU.
Hygiène et médecine préventive	HARVIER.
Médecine légale	TANON.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BALTHAZARD.
Pathologie expérimentale et comparée	LAIGNEL-LAVASTINE.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	FIESSINGER.
Clinique médicale	CHIRAY.
	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBE.
	LEREBoullet.
	NOBECOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance	H. CLAUDE.
Clinique des maladies des enfants	GOUGEROT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GUILLAIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	LEMIERRE.
Clinique des maladies du système nerveux	CUNEO.
Clinique des maladies infectieuses	GOSSET.
Clinique chirurgicale	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
	TERRIEN.
Clinique ophtalmologique	MARION.
Clinique urologique	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique d'accouchements	LEVY-SOLAL.
	MOCQUOT.
Clinique gynécologique	OMBREDANNE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	RATHERY.
Clinique thérapeutique médicale	LEMAITRE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	Pierre DUVAL.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Maurice VILLARET.
Clinique propédeutique	BEZANÇON.
Clinique de la Tuberculose	MATHIEU.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	LAUBRY.
Clinique cardiologie	CROUZON.
Clinique d'Assistance médico-sociale	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.	MM.
AMELINE Pathologie chirurgicale.	DOGNON Physique.
BARIETY Pathologie médicale.	FEY Urologie.
BÉNARD (Henri) Pathologie médicale.	FUNCK Pathologie chirurgicale.
BERNARD (Etienne) Pathologie médicale.	GALLIARD Parasitologie.
BEZANÇON	GASTINEL Bactériologie.
(Justin) Hydrologie.	DE GAUDART D'ALLAINES, Pathologie chirurgicale.
BOULIN Pathologie médicale.	GAYET Physiologie.
BULLIARD Histologie.	DE GENNES .. Pathologie médicale.
CATHALA Pathologie médicale.	GIROUD Fiistologie.
CHEVALLIER, .. Pathologie médicale.	HAGU'ENAU.... Pathologie médicale.
COSTE Pathologie médicale.	

II. — AGREGES EN EXERCICE (Suite).

MM.
HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
HAZARD Pharmacologie.
HUGUENIN ... Anatomie pathologique
JOANNON Hygiène.
LACOMME Obstétrique.
LANTUEJOUL.. Obstétrique.
LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
LELONG Pathologie médicale.
LEMAIRE Pathologie expérimentale.
LEVEUF Pathologie chirurgicale.
M^{lle} J. LEVY .. Pharmacologie.
LEVY-VALENSI Neurologie et Psychiatrie.
MENEGAUX ... Pathologie chirurgicale.
MOLLARET ... Pathologie médicale.
MOREAU Pathologie médicale.

MM.
MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN Pathologie médicale.
OBERLING Anatomie pathologique.
PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale.
PIÉDELIEVRE.. Médecine légale.
PORTES Obstétrique.
RENARD Ophtalmologie.
RICHET Physiologie.
SANNIE Chimie biologique.
SÈNEQUE Pathologie chirurgicale.
TROISIER Pathologie expérimentale.
TURPIN Pathologie médicale.
VIGNES Obstétrique.
WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.
ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
BUSQUET Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT Physiologie.
LARDENNOIS . Pathologie chirurgicale.

MM.
LEROUX Anatomie pathologique.
PHILIBERT ... Bactériologie.
VAUDESCAL .. Obstétrique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.
ALAJOUANINE.
AUBERTIN.
BRULE.
CHABROL.
DANZELLOT.
DUVOIR.
LIAN.
PASTEUR-VAL-
LERY-RADOT.
SÉZARY.

Clinique médicale.

MM.
BASSET.
BROCO.
CADENAT.
GATELLIER.
MOURE.
QUÉNU.
SCHWARTZ.
VELTER.

Clinique chirurgicale.

MM.
ECALLE.
METZGER.

Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

MM.
CHAILLEY-BERT, agrégé Education physique.
LEDoux-LEBARD Radiologie clinique.
RUPPE Stomatologie.
WEIL-HALLE Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

in memoriam.

A MA FEMME

A MA FAMILLE, A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Membre de l'Académie de Médecine.

*Qui nous a fait le très grand honneur
d'accepter la présidence de cette thèse.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LEVY-VALENSI

Médecin de l'Hôtel-Dieu.

Qui nous en a inspiré l'idée.

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

MONSIEUR LE PROFESSEUR MARCEL LABBE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LEJARS (*in memoriam*)

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ AUBERTIN

MONSIEUR LE DOCTEUR KUSS, chirurgien des hôpitaux

MONSIEUR LE DOCTEUR BAUMGARTNER, chirurgien
des hôpitaux

MONSIEUR LE DOCTEUR TIXIER, médecin des hôpitaux

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ ECALLE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LEMIERRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR GUILLAIN

MONSIEUR LE PROFESSEUR GOUGEROT

MONSIEUR LE PROFESSEUR LEMAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CLAUDE

MONSIEUR LE PROFESSEUR TERRIEN

MONSIEUR LE PROFESSEUR MARION

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LEVY-VALENSI

A MONSIEUR LE DOCTEUR P. ALLAMAGNY

*Qui nous a fait le grand honneur de
nous prendre comme interne en sa cli-
nique neuro-psychiâtrique St-Rémy, au
Vésinet.*

De tous temps, dans tous les pays, on a attaqué la Médecine et les médecins; dans ce court exposé, nous nous proposons de choisir, au cours de la littérature, du XVII^e et du XVIII^e siècle, quelques-unes des attaques qui nous semblent les plus caractéristiques, d'essayer de comprendre les raisons qui ont porté des esprits, souvent très distingués, à invectiver contre elle.

Nous essayerons de mettre en évidence, dans les arguments, ce qu'ils ont de nouveau ou d'éternel; nous verrons comment, au cours des siècles, le procès de la médecine se développe parallèlement à ses progrès, et nous pourrons conclure du bien, ou du mal-fondé, de ces accusations.

Parmi les détracteurs de qualité, il y a surtout des hommes de théâtre et des pamphlétaires; il est vrai que la pompe, l'orgueil, dont s'entouraient les médecins, à leur époque, leur peu de science, leur manque de bon sens, étaient bien fait pour tenter la plume d'un comédien comme Molière, ou la verve gasconne d'un Cyrano de Bergerac.

Si on analyse les critiques portées contre la Médecine et les médecins, on s'aperçoit que « *mutatis mutandis* », les arguments ne varient guère au cours des siècles. Et si, depuis longtemps, les médecins sont

en butte aux quolibets de la littérature et de la foule, c'est d'abord parce qu'il est très facile de critiquer, et surtout de critiquer un art qui s'est formé lentement et dont l'avance n'a pu se faire qu'avec l'aide des disciplines scientifiques récentes. Il y a aussi des arguments psychologiques; si, comme le disent les Pères de l'Eglise et d'autres, la maladie nous rend meilleurs..... *languor admonuit optimos esse nos, dum infirmi sumus* (Pline le Jeune, VII, 26)....., il est assez humain d'oublier les bienfaits et, le danger passé, de se moquer du médecin; on l'a vu à un moment de détresse, c'est un témoignage gênant de faiblesse, que l'on voulait celer, d'où haine.

CHAPITRE PREMIER

JEAN BERNIER CONTRE MONTAIGNE

Jean BERNIER, « *Conseiller et Médecin ordinaire de feu Madame la Duchesse douairière d'Orléans* », nous paraît un des premiers médecins à ressentir vivement ces attaques, et à marquer le coup.

En 1689, il publie ses « *Essais de Médecine* », et sentant combien à cette époque le prestige médical était amoindri, entreprend de justifier Médecins et médecine contre leurs détracteurs. Dans sa préface l'auteur ne se dissimule pas les difficultés d'écrire sur la défense de la Médecine, ce qui paraît de prime abord justifier les critiques; car, il reconnaît les abus « tant du côté des Médecins, chirurgiens et apothicaires, que du côté des malades ».

Et comme c'est un « honnête homme », qui a lu Descartes, il procède par ordre et remarque avec bon sens « cette chose du monde la mieux partagée », que « après tout, que les plus passionnées ennemis de la médecine se joignent à tout ce qu'il y a jamais eu de déclamateurs et de satiriques, tout cela ne prouvera, tout au plus, que les conjectures de la pratique, et l'ignorance de certains médecins, sans donner la moindre atteinte à l'existence de la Médecine,

non plus qu'à la dignité de son origine..... » (1^{re} partie. Chapitre I).

Puis, dans un autre Chapitre, il traite des *Ennemis de la Médecine et du jugement qu'on en doit faire*. Il les classe en gens ignorants et en moins ignorants; ceux-là critiquent pour paraître profonds à bon compte; quant aux derniers, gens d'esprit et d'érudition, ils font, dit BERNIER, « peu à peu, comme ces « visionnaires qui ne se trompent et qui n'errent que « sur certains objets, mais qui ne peuvent revenir « de cette erreur que par un malheureux effet de la « prévention »; les premiers sont des ennemis peu sérieux, qui font rimer vin avec médecin et médecine avec cuisine; pour ce qui est des moins ignorants, « ce sont souvent des gens d'esprit, de bonne « foi et même commodes, pourvu que l'on ne les « mette pas sur le sujet de leur aversion, étant si « malheureusement prévenus à cet égard qu'ils n'y « tombent jamais sans errer ». Il nous semble que J. BERNIER se paye un peu de mots, et nous ne voyons pas encore bien comment des arguments de rhéteur tiennent devant des faits; heureusement plus loin dans une sorte de grand catalogue des ennemis de la Médecine que dresse BERNIER, nous trouvons des précisions.

Pline l'Ancien incrimine l'ignorance des médecins de son temps, et, en bon géologue, leur reproche la non connaissance des minéraux; ils auraient le droit de tuer impunément, mais l'argument n'est pas bon, car, dit J. BERNIER, la loi Aquilia est formelle, la

malice et l'impéritie des médecins sont punissables.

Que MONTAIGNE, arthritique et tourmenté par ses reins, se trouve sur le catalogue des ennemis de la médecine dressé par J. BERNIER, rien d'étonnant; mais ce qui le gêne, c'est la notoriété de l'auteur et la rigueur de certains arguments; il ne consacre d'ailleurs que peu d'intérêt à un homme malade qui au lieu d'écrire contre les médecins et surtout la médecine, aurait mieux fait de se soigner.

Ces arguments « ad hominem » ne nous semblent pas valables; un auteur tel que MONTAIGNE mérite qu'on s'y arrête plus que le pense notre confrère du XVII^e siècle; MONTAIGNE a bien des admirateurs dans le monde médical; le docteur ARMAINGAUD a publié une des meilleures éditions des « Essais » et écrit dans sa préface : « Parmi ces imperfections, mettrons-nous le mépris absolu de MONTAIGNE pour la médecine de son temps ? Nous croyons bien qu'il s'agit là, chez lui, d'un travers, mais très faible et que son opinion aurait été presque justifiée s'il s'était borné à ne pas croire à la thérapeutique de son époque, car elle était en général très irrationnelle et nullement fondée sur l'exacte observation des malades. Mais il ne s'est pas borné à en faire la satire, il en a fait aussi jusqu'à un certain point la caricature, et a en cela dépassé la mesure ».....

La mort de son ami La Boétie, qu'il attribuait à tort à l'ignorance des médecins avait aggravé cette hostilité; mais s'il n'aimait pas la médecine, il es-

timait les médecins; il avait donc l'idée que la médecine était impuissante.

Dans le chapitre des Essais intitulé « de la ressemblance des enfants aux pères », MONTAIGNE nous raconte sa maladie; il veut, dit-il, dans sa langue imagée, représenter le « progrès de ses humeurs » : « je me suis envieilli de sept ou huit ans depuis que je commençais... j'y ai pratiqué la cholique... je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus irrémédiable, « il se contente de « gémir sans brailler », et en tire des enseignements philosophiques; qu'il doit songer à la mort, et « d'autant moins me sera la mort à connaître »; puis il fait de la pathogénie, « il est à croire que je dois à mon père cette qualité pierreuse; car il mourut merveilement affligé d'une grosse pierre qu'il avait dans la vessie; il ne s'aperçut de son mal qu'à la soixantième année... »

Plus loin, nous trouvons dans le même chapitre exposés des jugements qui sans doute, ne firent que peu de plaisir à Jean Bernier : « Que les médecins excusent un peu ma liberté; car par cette même infusion et insinuation fatale, j'ai reçu la haine et le mépris de leur doctrine; cette antipathie que j'ai à leur art m'est héréditaire. Mon père a vécu soixante quatorze ans, mon aïeul près de quatre-vingts, sans avoir goûté aucune sorte de médecine; et entre eux, tout ce qui n'était de l'usage ordinaire tenait lieu de drogue. La médecine se forme par exemples et expérience : aussi fait mon opinion. Voilà pas une

bien expresse expérience, et bien avantageuse ? Je ne sais s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, nés, nourris et trépassés en même foyer, même toit, ayant autant vécu par leur conduite. Il faut qu'ils m'avouent en cela, que si ce n'est la raison, au moins que la fortune est de mon parti : or, chez les médecins, fortune vaut mieux que la raison..... Qu'ils ne me reprochent point les maux qui me tiennent à cette heure à la gorge : d'avoir vécu sain quarante-sept ans pour ma part, n'est-ce pas assez ? Mes ancêtres avaient la médecine à contre-cœur par quelque inclination occulte et naturelle; car la vue même des drogues faisait horreur à mon père ». Peut-être d'ailleurs la pharmacopée de cette époque rendait cette opinion justifiable; mais MONTAIGNE juge bien ces arguments un peu faibles, et si implicitement, il rend hommage à quelque théorie de l'hérédité, car « il est possible que j'ai reçu d'eux (de ces ancêtres) cette dyspathie naturelle à la médecine », il reconnaît que cette propension est appuyée et fortifiée par d'autres choses; prudemment il avance : « je ne dis pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art; qu'il n'y ait parmi tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de notre santé »; cela ne doit point nous étonner car, lui qui allait se soigner à Plombières, rend hommage aux vertus des eaux naturelles, et c'est un argument que nous retrouverons très fréquemment chez ceux qui écrivent contre les médecins; guérison que font miroiter aux yeux des pau-

vres malades, les charlatans modernes et antiques, grâce à la vertu des plantes, des eaux !!

Il est bien évident que pour MONTAIGNE, l'état embryonnaire de la médecine a pour beaucoup contribué à lui faire croire en la faillite de l'art d'Hippocrate, « de même, en médecine, j'honore bien ce nom glorieux; mais ce qu'il désigne (ordonne) entre nous, je ne l'honore ni l'estime ».

Il remarque aussi que les médecins s'attribuent toujours le succès de la guérison, quant aux accidents ou « ils les désavouent tout à fait, en attribuant la coulpe au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont garde de faillir d'en trouver toujours assez bon nombre de telles : « il a découvert son bras... on a entr'ouvert sa fenêtre; il s'est couché sur le côté gauche..... »

Puis c'est le procès de la pharmacopée et de la thérapeutique en usage à cette époque : « Le choix même de la plupart de leurs drogues est aucunement mystérieux et divin, le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la fiente d'un éléphant, le foie d'une taupe, du sang tiré sous l'aile droite d'un pigeon blanc; et pour nous autres choliqueux (tant ils abusent dédaigneusement de notre misère) des crottes de rat pulvérisées, et telles autres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien, que de science solide ».

Ces arguments sont sérieux; il remarque aussi les erreurs de pronostic et de diagnostic; il tire argument des querelles d'école, Hérophile qui loge la

cause des maladies aux humeurs, Erasistrate au sang des artères; il oppose Asclépiade, Diocles, Stato, Hippocrate, et met bien en évidence les conséquences graves d'une erreur en l'art médical et ses retentissements pratiques : « il n'y a pas grand danger de nous mécompter à la hauteur du soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique : mais ici où il va de tout notre être, ce n'est pas sagesse de nous abandonner à la merci de l'agitation de tous les vents contraires ». MONTAIGNE comme beaucoup, comme tout malade voudrait avoir l'assurance que si le médecin n'améliore pas sa santé, du moins il ne lui cause aucun dommage, sentiment bien raisonnable et bien humain, et ce n'est pas les arguments thérapeutiques d'un Jean BERNIER par exemple qui nous convaincront des torts de MONTAIGNE !

Et, ce génial écrivain, plein de bon sens nous expose toujours dans ce chapitre sa conception du médecin qui peut nous ravir aujourd'hui, et doit porter un coup mortel aux conceptions, aux hypothèses toutes gratuites des hommes à longues robes et à hauts bonnets : « il (le médecin) a besoin de pièces, considérations et circonstances pour affuter justement son dessein; il faut qu'il connaisse la complexion du malade, sa température (son tempérament), ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensements même et ses imaginations; il faut qu'il se réponde (qu'il connaisse) des circonstances externes de la nature du lieu, constitution de l'air et du temps, assiettes des planètes et de leurs influences;

qu'il sache en la maladie les causes, les signes, les affections, les jours critiques; en la drogue, le poids, la force, le pays, la figure, l'âge, la dispensation; et il faut que toutes ces pièces il les sache proportionner et rapporter l'une à l'autre pour en engendrer une parfaite symétrie. A quoi, s'il faut (s'il manque) tant soit peu... en voilà assez pour nous perdre. Dieu sait de quelle difficulté est la connaissance de la plupart de ces parties, car pour exemple, comment trouvera-t-il le signe propre de la maladie, chacune étant capable d'un nombre infini de signes ? ».

Ne croirait-on pas une sorte d'introduction à la médecine clinique, et MONTAIGNE ne doute pas de la complexité du problème que pose l'examen sérieux d'un malade, de la difficulté du diagnostic; et il admet malgré tout une responsabilité atténuée dans les erreurs de diagnostic, car quelquefois cela ne tient pas à l'incapacité du médecin, et il donne cet exemple : « Dernièrement, à Paris un gentilhomme fut taillé par l'ordonnance des médecins, auquel on ne trouve de pierre non plus à la vessie qu'à la main.....

Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est aucunement¹ palpable. Et plus loin, si MONTAIGNE ne croit pas la Médecine, du moins accorde-t-il quelque créance à la Chirurgie, « c'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle voit et manie ce qu'elle fait; il y a moins à conjecturer et à deviner, là où les médecins n'ont point de « speculum matricis, qui leur

(1) de quelque manière.

découvrir notre cerveau, notre poumon et notre foie ». Et non seulement MONTAIGNE doute des médicaments de son époque, leur dénie toutes propriétés spéciales, mais encore « l'exécution de cette ordonnance dépend d'un autre officier à la foi et merci duquel nous abandonnons encore un coup notre vie ? ».

Nous trouvons dans l'édition des Essais de 1595, la raison de la rancœur de MONTAIGNE contre la médecine : le souvenir de son ami E. de la Boétie mort en 1563, ne l'abandonne pas...

« Cependant qu'ils craignent d'arrêter le cours d'un dysentérique pour ne lui causer la fièvre, ils (les médecins) me tuèrent un ami qui valaient mieux que tout, tant qu'ils sont ».

Il fait ressortir avec verve les contradictions des médecins de son époque, et ne voit dans les explications dissemblables qu'ils donnent, que vaine rhétorique; et parlant de sa gravelle ils soulignent les incohérences des thérapeutiques : « ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de notre régime de vivre : il est bon de tomber souvent de l'eau car nous voyons par expérience qu'en la laissant croupie nous lui donnons loisir de se décharger de ses excréments et de sa lie, qui servira de matière à bâtir la pierre en la vessie; il est bon de ne tomber point souvent de l'eau, car les poisons excréments qu'elle traîne, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence... Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages et achemine la grave et le sable. Il est aussi bien mauvais,

car cela échauffe les reins, les lasse et affaiblit ». Mieux, il apporte les preuves de son expérience à lui malade, car il ne faut pas perdre de vue dans ses critiques que MONTAIGNE souffre, et que c'est à cette époque, de 1577 à 1580, qu'il compose la plus grande partie du livre II de ses Essais; il aurait été intéressant de se rendre compte si, ses jugements envers la médecine variaient dans le même sens que ses poussées douloureuses.

En 1580, il critique les bains d'eaux chaudes dans le traitement de la pierre et il écrit ...« j'ai été deux fois boire des eaux chaudes de nos montagnes, et m'y suis rangé, parce que c'est une potion naturelle simple et non mixtionnée, qui au moins n'est pas dangereuse, si elle est vaine... ses eaux là ne font seul miracle sans doute, et tous les effets étranges qu'on en rapporte je ne les crois pas; je fus premièrement allé à Aigues-Caudes; de celles-là, je ne sentis mal effet; mais je fus un an entier après en être revenu sans aucun sentiment de colique, pour laquelle j'y étais allé. Depuis je fus à Bannières, celles-ci me firent vider force sable, et me tinrent le ventre longtemps après fort lache; mais elles ne me garantirent ma santé que deux mois ».

Il faut s'attendre à peu d'éloges même de ces traitements naturels, car MONTAIGNE continue à souffrir et dans l'édition de 1582, nous trouvons : « j'ai vu par l'occasion de mes voyages quasi tous les bains fameux de la chretienté, car en général j'estime le baigner salubre... et quant à leur boisson, la fortune

a fait premièrement qu'elle ne soit aucunement ennemie de mon goût..... » ; il va surtout aux eaux pour « commodité de vivre et de compagnies » et fréquente Banières en France, sur la frontière d'Allemagne et de Lorraine, Plombières; en Suisse Bade, en la Toscane, ceux de Lucques, notamment ceux « della Villa ».

Sur les bains de Plombières que venaient de mettre à la mode le médecin Jean Le Bon, nous savons que c'était alors la station thermale de France la plus joyeuse; et dans son « Voyage », Montaigne nous apprend que souvent les époux y faisaient leur voyage de noces : l'auteur des Essais nous en donne une pittoresque description : « L'homme entre aux bains avec des marrones ou braies; la femme avec sa chemise d'assez grosse toile..... On se baigne pêle-mêle, tous ensemble, d'allégresse joyeuse. Les uns chantent, les autres jouent d'instruments, les autres y mangent, autres y dorment, autres y dansent, de manière que la compagnie ne s'y ennuye point ni jamais n'y trouve le temps long ». On peut concevoir que Montaigne ne trouva grand profit de cette thérapeutique, et avec ses compagnons¹ se dirigea sur la Suisse, puis en Italie où à Venise il rendit deux grosses pierres l'une après l'autre.

Mais là encore il remarque « l'infinie différence des coutumes en chaque contrée », et conclut ainsi : « Voilà comment cette partie de médecine, à laquelle

(1) Bernard DE CASALIN, son beau-frère.
DU HANTOI, gentilhomme.
D^r ESTISSAC, —

seule je me suis laissé aller, quoiqu'elle soit la moins artificielle si a elle (elle a pourtant) sa bonne part de la confusion et incertitude qui se voit partout ailleurs dans cet art ».

Mais comme l'a bien montré Jean BERNIER c'est surtout à la médecine qu'en veut MONTAIGNE; et cela est plus sérieux comme argument, plus métaphysique si j'ose dire, et ce passage suivant met en évidence moins sa rancœur que son éternel doute, son pessimisme : « au demeurant j'honore les médecins, non pas suivant le précepte¹, pour la nécessité, mais pour l'amour d'eux-mêmes, en ayant vu beaucoup d'honnêtes hommes et dignes d'être aimés. Ce n'est pas à eux que j'en veux, c'est à leur art, et ne leur donne pas grand blâme de faire leur profit de notre sottise, car la plupart du monde fait ainsi..... je les appelle en ma compagnie quand je suis malade..... je leur donne loi de me commander et de m'abriter (couvrir) chaudement..... c'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrete soif de la guérison qui nous aveugle ainsi » ; voilà bien les arguments que nous attendions; ces critiques contre la médecine sont d'ordre psychologique et physiologique, et autrement sérieuses que toutes celles qui visent les médecins; si à notre époque nous pouvons répondre d'une façon plus positive, avec tout l'arsenal thérapeutique et préventif dont les diverses disciplines scientifiques

(1) allusion à « *Homo medicum propter necessitatem*, de l'Ecclesiaste »).

ont enrichi la médecine, il n'en est pas de même en 1680; cette diversité d'opinions médicales sur un même cas, lui tient à cœur, il y revient souvent, nous trouvons par exemple : « la médecine n'est point si résolue (fixée) que nous ne soyons sans autorité, quoique nous fassions; elle change selon les climats et les lunes, selon Farnel et selon l'Escale (médecins du temps), son attitude est fataliste, car dit-il « nous sommes pour vieillir, pour affaiblir, pour être malades en dépit de toute médecine ».

Plus tard, les critiques de MONTAIGNE deviennent plus âpres : « pour Dieu, que la médecine me fasse un jour quelque bon et imperceptible secours, voire comme je crierai de bonne foi : « *tandem efficaci do manus scientæ* » (Horace : Epodes, XVII. 1); nous trouvons aussi dans l'édition de 1695, la preuve qu'aucune thérapeutique n'a pu le soulager, et MONTAIGNE semble se résigner : « il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter ».

A cette époque que dire mieux en conclusion, que MONTAIGNE lui-même ?

.....« J'essaye d'endormir et d'amuser mon imagination et graisser mes plaies. Si elles empirent demain nous y pourvoyons d'autres échappatoires ».

Il nous apparaît donc de la lecture impartiale de MONTAIGNE, que ce qu'il attaquait dans la médecine de son temps c'était l'erreur, et qu'il demandait que les expériences eussent un autre guide que le hasard; les erreurs qu'il a pu écrire ne le sont que du fait de la médecine de son temps, et il est permis de pen-

ser que si MONTAIGNE avait été soigné de nos jours, d'une façon rationnelle, peut-être son opinion eut été moins sévère sur la médecine; que si même nos traitements modernes n'eussent pas amélioré ses catarrhes, il eût pu voir d'autres maladies baisser pied devant l'arsenal hygiénique et thérapeutique moderne.

Et nous pourrions, de ce court exposé des idées de MONTAIGNE sur la médecine, conclure avec le Dr ARMAINGAUD : « Par la teinte bienfaisante que répandent les pensées et la bonne humeur de MONTAIGNE sur les choses de la vie, les « Essais », et l'étude attentive de ses actes peuvent faire vivre les lecteurs assidus et avertis 15 ou 20 ans de plus, peut-être, qu'ils n'auraient vécu sans lui ».

CHAPITRE II

DE QUELQUES DISCIPLES DE GASSENDI

Quand Jean BERNIER poursuivant son réquisitoire contre les ennemis de son art, en arrive à Molière, il fulmine; cela n'est point étonnant d'ailleurs; d'excellentes études ont été faites sur Molière et les médecins; il n'est pas place ici pour s'y étendre; remarquons seulement que BERNIER, mauvais prophète, annonce que Molière « n'a et n'aura aucune place dans les bibliothèques honnêtes », puis, qu'il était malade et qu'il aurait mieux fait de suivre les conseils de ses médecins ! et il termine ainsi : « quoi-qu'il en soit, si Molière se moque avec succès de quelques médecins, je ne crois pas pour cela qu'il ait miné le métier.....

A ceux qui remarquent que médecins et médecine ne guérissent que peu, il oppose des arguments « finalistes », « il faut que les ignorants faiseurs d'objections apprennent encore que toutes les infirmités sont disposées par la providence divine comme toutes autres choses créées, mais avec cette différence que quelques-unes de ces infirmités sont envoyées par châtiment, d'autres pour accroître le mérite de saints... *gloriabor in infirmitatibus meis* ». Plus loin

la passion semble le quitter et c'est avec un certain bon sens qu'il dit : « la médecine n'a rien d'assuré, il y a bien de la conjecture et du problématique, témoins les différents succès d'un même remède; les différentes constitutions du corps et même les différentes opinions des Médecins sur un même malade », il prévoit le « Hippocrate dit oui, mais Galien dit non »; et il s'empresse d'ajouter, pour justifier les contradictions qu'on voit dans les auteurs qui ne sont dit-il, « qu'apparentes et dans l'esprit des ignorants. Au reste s'il y a de la variation quant à l'effet des remèdes, quant aux tempéraments des malades, et à la conduite des Médecins cela n'empêche que la Médecine n'ait des principes généraux et la *raison* et l'expérience pour *base* ».

Et on dirait qu'il répond par avance aux objections que les modernes critiques ont fait : « si la Médecine ne guérit pas toutes les maladies, c'est qu'elles ne sont pas curables; c'est qu'on ne peut prévoir tous les incidents. Et pourtant les critiques précises de BACON : « *Plurima in medicina iterata a Scripto-ribus, pauca addita, labor in circuitu, non in progressu* » (lib. I. De Aug. scient.) ne troublent pas la confiance de J. BERNIER; analysons ces attaques : Elles supposent :

1) que l'on ne fait point d'observations dans la Médecine pratique;

2) que l'on ne peut trouver de remède assuré à la douleur;

3) qu'il n'y a point de remède particulier à chaque maladie;

4) que l'Art n'a pu aller jusqu'à composer des Thermes ou bains chauds, propres à la santé qui imitent ceux que la nature nous donne.

A la première de ces critiques BERNIER a beau jeu de répondre, que depuis BACON et de son temps même, il y avait des livres d'observations touchant les maladies et dont le nombre s'est accru depuis ce temps. Et si l'argument pouvait avoir quelque valeur du temps de BACON, il n'y paraît plus.

Mais avec la 2^e critique de BACON nous voyons apparaître un argument dont la force est réelle, car de tout temps, l'homme a demandé et demande à la Médecine le soulagement de son mal; ne pas souffrir voilà ce que veulent d'abord les malades. Combien de fois avons-nous entendu ce : « docteur faites que je ne souffre plus »...

Et il faut bien avouer qu'au XVII^e siècle, les moyens de calmer la douleur étaient bien précaires, ce qui peut en grande partie expliquer la violence des attaques contre la Médecine; car je ne crois pas que tous les malades soient soulagés par la saignée qui selon BERNIER et avec toute la Médecine de son époque, était panacée universelle non plus que d'ailleurs par les Anodins, les Parégoriques et les Somnifères.....

Pour ce qui est des spécifiques, des « assurés », il reconnaît qu'ils ne sont pas nombreux, mais qu'ils ne sont pas encore venus à la connaissance des médecins; il a donc foi en le progrès médical. Quant aux Thermes, ils ne sont pas de nécessité absolue de

la pratique de la médecine, et il remarque qu'il n'y a guère de royaume où la nature n'ait fait naître des eaux chaudes pour le besoin des malades.

Et BERNIER ne manque pas de se réjouir de toutes les critiques faites à la médecine, car en dernière analyse, c'est dit-il, en parfait utilitariste, une science dont tous les hommes ont besoin (p. 244).

Vir bonus medendi peritus (Hippocrate).

Dans la seconde partie de ses « Essais » Jean BERNIER passe en revue les diverses critiques faites de son temps aux médecins; dans certains chapitres, comme « De l'irreligion prétendue des médecins et de l'ivrognerie des médecins » (chap. 3) nous n'avons rien relevé d'intéressant, mais le chapitre 4 : « Des médecins prétendus homicides » a retenu notre attention, et pour cause; ce n'est pas un mince reproche que celui de prétendre à l'assassinat de ses semblables !

« Si les choses externes et la constitution du malade n'ont pas secondé les intentions du médecin, on ne manque jamais d'en faire la cause de la mort; si au contraire tout succède bien, ce n'est presque jamais le Médecin qui en a la gloire » (p. 301).

Puis il cite à l'appui un grand nombre de petites épigrammes qui couraient alors les rues; par exemple celle-ci sur Louis BURGENSIS, premier médecin du roi Louis XII : « *Magister bonus Burgensis erat bonus ensis* », le bon maître BURGENSIS était une bonne épée; pour toutes ces épigrammes où il y a

souvent plus de rime que de raison, mais dont certaines sont amusantes, il nous a paru intéressant de lire l'important catalogue que le Dr WITKOWSKI en a dressé; et ces épigrammes ne remplissent pas moins de 30 pages, où l'on accuse médecins antiques et modernes sur ce sujet précis de conduire au plus vite leurs malades au trépas.

« *Dat Galenus opes* ».

Mais de tout ce fatras de pseudo-arguments, Jean BERNIER n'en a cure; il ne cite que d'un point de vue impartial et historique, et passe à un autre chapitre (p. 315) intitulé : « Des Richesses prétendues des Médecins ».

Contre la prétendue richesse des médecins de son temps, Jean BERNIER remarque d'abord qu'ils gagnent moins que les financiers, et si, dit-il « on les voit faire beaucoup de visites, beaucoup aussi ne sont pas payées; et mais à part les médecins nés riches et ceux qui ont servi les Princes, on trouve cinq cent pauvres, et peut-être mille pour un qui aura gagné quelque chose ». Et de citer des exemples de générosité de médecins : Hippocrate ne veut même pas accepter les propositions du roi de Perse Artaxerxes; Dioscoride, médecin de Marc-Antoine et de Cléopâtre refuse aussi des richesses.

Artichontius, chirurgien, est taxé par Claude à 250.000 écus; Adam FURNIER, premier médecin du roi Charles VII, est maître des Requêtes et Garde des Sceaux ! ce sont de fameux cumuls !

Puis vient un éloge des médecins de son temps dont Jean Bernier donne une liste, et la renommée; (seconde partie, Chapitre I), p. 327).

Dans le suivant chapitre, c'est l'avarice des médecins qui est en cause; c'est selon Hippocrate, la plus grande des maladies, pire que la folie; mais c'est encore revenir à la richesse des médecins que de parler de leur avarice, car l'argumentation exposée dans ce chapitre par Bernier est la même; par exemple, Bernier cite en ces termes Froissard parlant de la maladie du roi Charles VI guérie par Guillaume de Harcelay : « c'est là la fin où ils tendent souvent, que d'avoir de grands salaires et profits »; et nous concluons avec Bernier que les médecins doivent être exempts d'avarice.

Poursuivant son catalogue des péchés et vices imputés aux médecins, Jean Bernier, au Chapitre V (p. 340), écrit que : « le péché mignon des Médecins, leur Dalida et ce faible dont les forts ne peuvent se défendre, c'est l'envie ».

Envie des médecins entre eux, et les malades évidemment ne se réjouissent pas de la mécontente des médecins et de leur jalousie; ce qui peut arriver de nos jours était bien plus fréquent à l'époque de Jean Bernier, où les écoles rivales se disputaient âprement; ce sont Galénistes et Chimistes; Riolan contre Pecquet, Fernel contre Flessel.

— Le chapitre VIII est intitulé *De la Vanité et du Ridicule des médecins*.

C'est cette vanité des hommes à bonnet pointu et à

longue robe qui a fait que le théâtre français n'a jamais été plus fréquenté ni applaudi que lorsqu'on y a fait monter les médecins quoiqu'on y ait un peu outré la matière, accorde J. Bernier, et celui-ci nous l'avons vu plus haut n'aime guère Molière; et de s'amuser de ces vers qu'il cite (p. 350) :

« On peut tuer avec impunité
Quand on a pris en quelque Faculté
Présent ou non, bonnet ou bien licence
Qu'en son maintien on a quelque prestance
Qu'en habit noir, soit propre ou bien crotté,
On parle aux gens avec facilité,
Et quand enfin soit bien ou mal monté
Pour sa devise on prend la vigilance,
On peut tuer.

Mais si l'on a beaucoup de vanité
Qu'à tous venant on promette santé
Qu'on se commette avec grande assurance
Ah ! c'est alors qu'avec récompense
Qui bien plus est qu'avec impunité
On peut tuer !

Au chapitre IX, c'est la pédanterie des médecins qui donne l'occasion à Jean Bernier de nous présenter ses confrères parlant grec et latin, ou avec un galimatias affecté; à ce propos, nous trouvons sous la plume d'un médecin contemporain, les mêmes critiques, mutatis mutandis; car si la manie des mots obscurs n'est pas nouvelle, on peut retrouver actuellement des néologismes qui peuvent prêter au ridicule et à critique, non la manière médicale, mais certaine manière médicale; et c'est le fait du Lucas du

« Médecin malgré lui » écoutant le jargon de Sganarelle : « oui ça c'est si biau que je n'y entend goutte » et de nos jours, il est amusant de signaler que la « constipation est devenue 'dyschésie, le défécation l'eccoprose; la colique c'est la coelialgie, le mal de mer la naupathie, l'insomnie se nomme agrypnie etc... je passe sur toutes les phobies, agoraphobie » etc (cité dans le Concours Médical du 30 mai 1937, par J. Noir).

Et ce pompeux galimatias, s'il nous fait revoir et cultiver nos racines grecques, ne devrait pas être employé car il prête trop au ridicule.

Le chapitre X est consacré à l'*ignorance des Médecins* ». Je sais, dit Bernier (p. 366) que la vie étant courte, l'esprit de l'homme fort borné et l'art difficile, le médecin ne laisse pas, après de longues études d'ignorer encore bien des choses, et qu'il y a des ignorances pardonnables; c'est pourquoi le grand Hippocrate, Celse, Galien, Avicenne et tant d'autres n'ont pas rougi de leurs ignorances; et c'est encore pour cela que le fameux Jean Sténon avouera franchement à ses amis, qu'après dix années d'études, d'observations et de dissections, il ne connaissait encore rien à l'anatomie du cerveau »; et Jean Bernier de conclure par ces paroles fort sages : « je crois, qu'un médecin qui avouerait ses fautes et ses ignorances publiquement devant le vulgaire et devant des esprits mal faits ferait fort imprudemment »;

Pour mettre en garde ses confrères et futurs confrères, contre l'impudence, Jean Bernier a soin de

rappeler au Chapitre XI que l'on ceint les reins d'une chaîne d'or aux futurs médecins dans la cérémonie de leur doctorat, car la pudeur est appelée *Honor corporum*; et Bernier cite le supplice de Vectius Valens, fameux médecin et adultère de Messaline, de Eudèmus corrupteur de Livie, et « s'il n'est rien arrivé d'aussi tragique aux médecins de notre temps qui ont abusé de l'occasion ou du secret, au moins ont-ils tant eu de part aux Vaudevilles, aux satires et comédies, qu'ils ne sont sortis de ces affaires que bien contrits et confus » (p. 369).

Dans les chapitres suivants, Bernier nous parle des « *Complaisances et flatteries* », des « *bizareries et singularités des médecins* » ; ces critiques n'ont qu'un intérêt purement historique, et nous apprennent que certains médecins du temps de Molière « donnent dans le cavalier, épée au côté » (p. 380); nous retrouvons là encore, les mêmes critiques : l'un est Celse, l'autre Paracelse, écrit Bernier (p. 382) l'un blâme le vin, l'autre l'eau; l'un saigne les malades, l'autre les laisse crever de douleur ».

Parmi les critiques faites aux médecins depuis leur existence, devait fatalement apparaître la critique des Charlatans; et si de nos jours d'aucuns savent reconnaître le bon grain de l'ivraie, cela n'éclatait pas aux yeux au XVII^e siècle, Jean Bernier y consacre un chapitre entier, le XVI^e, intitulé : « Des Charlatans prétendus médecins et des Médecins Charlatans », il n'est pas dans notre intention de s'étendre sur ce sujet rebattu, nous voulons simplement citer

pour mémoire ces petits vers qui, dit Bernier, s'appliquent au Médecin Grillo de la comédie italienne : mais aujourd'hui, nous savons qu'il ne s'agit que de Cl. Perrault, d'abord médecin, puis architecte des colonnades du Louvre.

Dans Florence jadis vivait un médecin
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.

C'était un riche abbé, fou de l'architecture
Le médecin d'abord semble né dans cet art
Déjà des bâtiments parle comme Mansard.

Enfin pour abréger un si plaisant prodige
Notre assassin renonce à son art inhumain
Et désormais l'équerre et la règle à la main
Laissant de Galien la science suspecte
Dé méchant médecin devint bon architecte.

(BOILEAU).

Il ne faut pas nous étonner de trouver d'amères critiques contre la médecine sous la plume d'un François Bernier, d'un Boileau, tous avec Cyrano de Bergerac, Hesnaut, Molière, St-Evremond, de près ou de loin élèves de Gassendi.

C'est entre autres choses, les médecins et médecine qui excitent la verve gasconne d'un Cyrano de Bergerac. Dans ses « œuvres » il y consacre la lettre XVIII^e intitulée « contre les Médecins ». Il critique d'abord le pronostic et plaisante ainsi : « Leurs présages toutefois encore que funestes ne m'alarment guère, car je connais assez que la souplesse de leur art les oblige à condamner tous leurs malades à la

mort, afin que si quelques-uns en échappe, on attribue la guérison aux puissants remèdes qu'ils ont; et s'il meurt, chacun s'écrie que c'est un habile homme, et qu'il l'avait bien dit ». Puis plus loin dans cette même lettre : « Je n'ignore pas que j'ai grand tort d'avoir réclamé mes ennemis à mon secours, mais quoi ! pouvais-je deviner que ceux dont la science fait profession de guérir, l'employeraient tout entière à me tuer ».

Cyrano de Bergerac également, se moque sans vergogne du costume médical de son époque « à voir leurs animaux étiques affublés d'un long drap mortuaire, soutenir immobilement leur immobile maître, ne semble-t-il pas d'une bière... »

« Eh ! bien ! Monsieur, que vous en semble, après cela n'avons nous pas grand tort de nous plaindre de ce qu'ils demandent dix pistoles pour une maladie de 8 jours ? n'est-ce pas une cure à bon marché où il n'y a point de charge d'âme ? »

Il y a pour Cyrano de Bergerac trois sortes de gens qu'il ne peut souffrir et qui écrit-il « sont envoyés au monde tout exprès pour martyriser l'homme pendant la vie, l'avocat tourmente la bourse, le médecin le corps, et le théologien l'âme ». Et il se paye d'arguments plaisants quand il dit qu'on ne peut respecter les médecins car « à peine sont-ils entrés dans la chambre qu'on tire la langue au médecin, qu'on tourne le cul à l'apothicaire, et qu'on tend le poing au barbier ! ».

Et l'auteur du « voyage dans la lune » conclue

« tantôt ils (les médecins) envoient la mort et la font ensevelir dans un grain de mandragore, tantôt liquéfiée dans le canon d'une seringue, tantôt sur la pointe d'une lancette ».

Si l'on soigne mieux de notre temps la Sciatique, il faut bien penser qu'il n'en était pas de même au XVII^e siècle, témoin ce petit *Rondeau pour guérir la Sciatique* d'Adam Billault :

Pour te guérir de cette sciatique
Qui te retient comme un paralytique
Dedans ton lit, sans aucun mouvement
Prends moi deux brocs d'un fin jus de sarment
Puis lis comme on les mets en pratique;

Prends en deux doigts et bientôt les applique
Dessus l'externe où la douleur te pique
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois pas hérétique
Car je te fais un serment authentique
Que si tu crains ce doux médicament
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

Ce qui nous montre que la réputation qu'avaient les médecins d'être amateurs de bons vins, n'était pas surfaite...

Il nous faut rendre hommage à Vallant qui fut le médecin attentif de Mme de Sablé (Madeleine de Souvré); celui-ci ne fut pas épargné dans les critiques de sa cliente contre les médecins, mais laissa des re

grets du moins chez Mme de Lafayette qui « pleure et regrette ce pauvre M. Vallant qui était son médecin, son confesseur et son ami » ¹.

(1) LÉVY-VALENSI, dans « La Médecine et les médecins français au XVII^e siècle.

CHAPITRE III

BERNIER CONTRE BERNIER

Boileau dont on connaît bien la verve comique, lui aussi participe aux critiques contre médecins, dans son « *Arrêt Burlesque donné en la Grande Chambre du Parnasse, en faveur des maîtres es arts, Médecins et Professeurs de l'Université de Stagyre, au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote* ».

Et ce qu'il y a d'amusant à signaler c'est que l'auteur du « *Lutrin* » composa cette pièce avec le spirituel médecin Bernier, ami de Molière et, comme lui, élève de Gassendi.

Nous pensons aussi utile de citer, à propos de Jean Bernier homonyme du Gassendiste Bernier, un jugement de Ménage : ... « ce M. Bernier de Blois, le médecin, deyrat bien savoir parler car il ne fait autre chose... Il a écrit pendant deux ans mille choses que je lui ai dites pour les insérer dans ses « *Essais de Médecine* » qu'il a très mal employés. C'est un homme de troupes légères : « *vir levis armaturae* ».

Quoi d'étonnant, au reste, que Boileau participât aux critiques sévères, violentes quelquefois contre la Médecine de son temps ?

L'amitié qu'il avait pour Molière, leurs idées communes « le climat » qu'ils ressentaient, les animaient d'un même désir de ridiculiser les mauvais médecins et leurs médecines.

Mais pour Molière du moins, l'espérance en un progrès médical se faisait jour même à cette époque et c'est peut-être au sortir d'une réunion d'amis à la « Pomme de Pin », qu'il mettait dans la bouche de Béralde :

Argan : C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins ».

Béralde : Ce ne sont point les Médecins qu'il joue mais le ridicule de la Médecine. « Le Malade Imaginaire, acte III, sc. 3 » ; il complète sa pensée dans la préface de *Tartuffe* (1664) : « La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons, et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et surtout on en a fait un art d'empoisonner les hommes ».

Mais voyons l'humour de cet Arrêt Burlesque : « ...Plus par un attentat et voie de fait énorme contre la Faculté de Médecine, ladite Raison se serait ingérée de guérir et aurait réellement et de fait guéri quantité de fièvres intenses, comme tierces, double tierces, quartes, triple quartes et même continuer, avec vin pur, poudre, écorce de quinquina et autres drogues inconnues au dit Aristote et à Hippocrate son devancier, et ce, sans saignée, purgation ni évacuation précédentes; ce qui est non seulement irrégu-

lier mais tortionnaire et abusif, ladite Raison n'ayant jamais été admise...

La cour, ayant égard à la dite requête, a maintenu et gardé... ordonne au chyle d'aller droit au foie sans plus passer par le cœur, fait défense au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de Médecine, défend à la Raison et à ses adhérents de plus s'ingérer à l'avenir, de guérir les Fièvres tierces, doubles tierces, quarts et doubles quarts, ni continuer, par mauvais moyens ni vaine sortilège, comme vin pur, poudre, écorce de quinquina et autres drogues non approuvées ni reconnues des Anciens. Et en cas de guérisons irrégulières par icelles drogues, permet aux Membres de ladite Faculté de rendre, suivant leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades, avec casse, séné, sirops juleps et autres remèdes propres à ce; et de remettre les dits malades en tel et semblable état qu'ils étaient auparavant, pour être ensuite traités selon les règles, et s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde, suffisamment purgés et évacués.

Fait en ce trente huitième jour d'août onze mille six cent soixante quinze ».

CHAPITRE IV

CRISPIN MEDECIN, M^{me} DE SEVIGNE

Il nous semble intéressant également de citer Hauteroche (1617-1707) qui écrivit un « Crispin médecin » (1674).

Crispin, couvre sa nullité d'une robe de médecin et s'écrie « ah ça ! quand je paraîtrais ignorant, il y a tant de médecins qui le sont ! ».

Puis, voici quelques autres critiques :

Dorine : (la servante). En vérité, monsieur, tous tant que vous êtes de médecins, vous n'êtes guère d'accord ensemble; votre science est bien incertaine, et vous y êtes les premiers trompés.

Mirobolan (le médecin, dont le nom est bien caractéristique) : cela arrive quelquefois, mais ce n'est pas la faute de la médecine.

Dorine : Il faut donc que ce soit la faute des médecins, puisque ce n'est pas celle de la médecine.

Mirobolan : Cela est peut-être vrai, mais Dorine ce n'est pas ton affaire.

(Acte II, sc. 3).

Dans les « Nobles de Province, comédie en cinq actes et en vers (1678), le même Hauteroche nous

présente un autre médecin, Chiros qui veut saigner Crispin, et devant son refus de dire : « Les fous par la douceur ne peuvent s'apaiser », tant il est vrai que la saignée prête à critique au XVII^e.

Madame de Sévigné, elle aussi, a eu maille à partir avec les médecins; nous avons relevé dans sa « Correspondance » quelques passages caractéristiques.

Ce sont d'abord des critiques d'ordre général, puis bientôt Madame de Sévigné écrit, en malade enthousiaste pour le dernier traitement en cours, mais aussi vite déçue :

16 septembre 1676... « quelle forfanterie que leur art ! (les médecins). On me contait hier cette comédie du « Malade Imaginaire » que je n'ai point vue; il était donc dans l'obéissance exacte à ces Messieurs, il comptait tout; c'était 16 gouttes d'un élixir, dans 13 cuillerées d'eau; s'il en eût eu 14, tout était perdu. Il prend une pilule, on lui a dit de se promener dans sa chambre, mais il est en peine, et demeure tout court, car il a oublié si c'est en long ou en large; cela me fit fort rire et on applique cette folie à tout moment ».

26 août 1676... « Pour Vichy, je ne doute nullement que je n'y retourne cet été. Vesou dit aujourd'hui qu'il voudrait que ce fut tout à l'heure : de Lonne dit que j'y mourrai, et que j'ai donc oublié que je ne suis que feu et que mon rhumatisme n'était venu que de chaleur. J'aime à les consulter pour me

moquer d'eux : peut-on rien voir de plus plaisant que cette diversité ?

1^{er} novembre 1679... « Je parlerai à Duchesne de votre petit médecin à qui nous donnerons dans notre quartier quelques malades à tirer pour voir un peu comment il s'y prend. Ce serait dommage qu'il n'usât point du privilège qu'il a de « tuer impunément » (voir réception d'Argan III^e intermède). Ce n'est pas que la raison ne soit contraire aux médecins. Le remède de l'Anglais¹ qui sera bientôt public, les rend fort méprisables, avec leurs saignées et leurs médecines.

8 novembre 1680... « l'Anglais (toujours Talbot) a promis au roi sur sa tête de guérir Monseigneur dans quatre jours, et de la fièvre et du dévoiement... si ces prophéties sont aussi véritables qu'elles l'ont été pour toutes les maladies qu'il a traitées, je dirai qu'il lui faut un temple comme à Esculape. C'est dommage que Molière soit mort, il ferait une scène merveilleuse de Daquin, qui est enragé de n'avoir pas le grand remède.

13 décembre 1688... « Ne soyez point en peine de la santé de votre enfant; ni saignée, ni médecine, rien du tout, un bon appétit, un doux sommeil, un

(1) Le chevalier Talbot anglais, le premier introduisit en France l'usage du quinquina, il guérit Louis XIV (suivant Maurice REYNAUD) d'une fièvre intermittente, et le roi lui acheta son secret 48.000 livres; voici les vers de M. de BONNECAMP, à ce sujet :

Malheur à Talbot l'assassin
Vive Talbot le médecin.

Nous signalons que Guy PATIN condamne l'usage de ce médicament... « cette poudre de quinquina n'a aucun crédit, on s'en moque aujourd'hui ».

sang reposé, une grande vigueur dans les fatigues. Voilà ce qu'un médecin pourrait lui ôter, si nous le mettions entre ses mains ».

Ainsi conclut-elle que toute le mal vient de médecine intempestive, et nous retrouvons encore le « laissez faire la nature » qui sert de fondement aux critiques portées contre la médecine en général.

Il est vrai que Madame de Sévigné se passionna pour toutes les médecines et remèdes de bonne femme; « l'eau de Hongrie », « l'eau de lin », (16 février 1680) contre sa néphrétique, puis plus tard l'eau de cerises; Madame de Sévigné vante aussi les effets d'une « poudre de sympathie »¹ dont il était question quarante ans auparavant; c'était l'Anglais Kenelm Digby qui l'avait mise à la mode.

(1) Il est d'ailleurs question de cette poudre de sympathie dans le « Menteur » (1692) de P. Corneille (Acte IV, sc. 3).

CHAPITRE V

VOLTAIRE ET LA MEDECINE

Avec le XVIII^e siècle, siècle scientifique, raisonneur et raisonnable, les critiques contre Médecins et Médecine devraient se modifier; elles sont moins nombreuses certes, mais voyons ce qu'en pense Voltaire qui reflète si bien l'esprit de son siècle.

Dans son dictionnaire philosophique, Voltaire consacre quelques articles sur Médecine et Médecins, sur Malades et Maladies; « Il est vrai, écrit-il (p. 59, tome 42 des Œuvres Complètes, 1784) que régime vaut mieux que médecine, il est vrai que très longtemps sur cent médecins, il y a eu quatre vingt dix-huit charlatans. Il est vrai que Molière a eu raison de se moquer d'eux. Il est vrai que rien n'est plus ridicule que de voir ce nombre infini de femmelettes et d'hommes non moins femmes qu'elles, quand ils ont trop mangé, trop bu, trop joui, trop veillé, appeler auprès d'eux pour un mal de tête un médecin, l'invoquer comme un dieu, lui demander le miracle... il n'est pas moins vrai qu'un bon médecin nous peut sauver la vie » et comme s'il craignait de rendre les médecins trop suffisants de leurs succès thérapeu-

tiques, Voltaire, s'empresse d'ajouter en petite note : « ce n'est pas que nos jours ne soient comptés... nul ne peut augmenter ni le nombre de ses cheveux, ni le nombre de ses jours; ni un médecin, ni un ange ne peuvent ajouter une minute aux minutes que l'ordre éternel des choses nous destine irrévocablement : mais celui qui est destiné à être frappé dans un certain temps d'une apoplexie, est destiné aussi à trouver un médecin sage, qui le saigne, qui le purge et qui le fait vivre jusqu'au moment fatal. La destinée nous donne la vérole et le mercure, la fièvre et le quinquina ».

Au point de vue historique, Voltaire remarque que les Romains se passèrent longtemps de médecins, et que l'unique solution à « une fièvre putride, une fistule à l'anus, une fluxion de poitrine c'est de mourir ». Puis plus loin : « La médecine ayant donc été une profession mercenaire dans le monde..., elle a été sujette à quelques abus ».

Nous trouvons encore clairement exposées des idées que l'on se faisait au temps de Voltaire sur la maladie (Dictionnaire philosophique); il imagine un dialogue amusant entre une princesse malade et un médecin : *La Princesse* : Quoi ! vous êtes médecin et vous ne pouvez rien me donner ? *Le Médecin* : Non, madame, nous ne pouvons que vous ôter. On n'ajoute rien à la nature... si votre altesse a mangé goulûment, je puis déterger ses entrailles avec de la casse, de la mauve et des follicules de sené; c'est un balai que j'y introduis, et je pousse vos matières. Si vous avez un

cancer, je vous coupe un téton, mais je ne puis vous en rendre un autre. Avez-vous une pierre dans la vessie, je puis vous en délivrer au moyen d'un dilatoire... ». Et il ajoute ce qui nous paraît bien erroné aujourd'hui, « nous autres médecins ressemblont aux arracheurs de dents; il vous délivrent d'une dent gâtée sans pouvoir vous en substituer une qui tienne... » et pour Voltaire voici le secret de la médecine : « mangez, et modérément, ce que vous savez par expérience vous convenir. Il n'y a de bon pour le corps que ce qu'on digère. Quelle médecine vous fera digérer ? l'exercice. Quelle médecine réparera vos forces ? le sommeil. Quelle médecine diminuera des maux incurables ? la patience; qui peut changer une mauvaise constitution ? rien. Dans toutes les maladies violentes, nous n'avons que la recette de Molière : *seignare, purgare* et si l'on veut *clysterium donare*. Il n'y en a pas de quatrième. Tout cela n'est autre chose, comme je vous l'ai dit, que nettoyer une maison à laquelle nous ne pouvons ajouter une cheville. Tout l'art consiste dans l'à propos ».

C'est donc sur une note pessimiste que termine Voltaire qui malgré quelques restrictions, ne fait grande confiance à la Médecine; il admet quelques principes d'hygiène mais avec l'idée bien arrêtée que l'on ne peut même pas soulager nos maux.

CONCLUSION

De toutes les critiques faites à la médecine et aux médecins, il apparaît clairement qu'il y a un malentendu certain au début; mis à part la mauvaise foi, la jalousie et l'envie, il subsiste que l'on demande trop à la médecine et à ceux qui exercent cet art; nous avons vu exposés des arguments philosophiques, historiques et psychologiques; de tous temps on a demandé à la médecine la guérison de la maladie et de ses souffrances; c'est évidemment son véritable but, et l'évolution même de la médecine durant les diverses périodes de son histoire peuvent mettre en défaut les critiques; dès le début, ce fut un traitement empirique des maladies, mais il ne tarda point de s'enrichir des découvertes de l'expérience; du siècle de Cos et des Asclépiades à Harvey il y a un monde; que dire de nos découvertes récentes ! L'Expérience avec ses grands représentants, Hippocrate puis Galien, même avec Paracelse, progresse sans arrêt; et ainsi suivant la parole d'Hippocrate : « l'art médical s'est formé peu à peu et s'enrichit tous les jours de découvertes nouvelles; il n'atteindra son plus haut point de perfection qu'après que de nombreuses générations seront venues et passées ».

Devrons-nous conclure avec La Bruyère ?

« Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aiment à vivre, les médecins seront raillés et bien payés », ou encore avec Rabelais, lui qui se plaisait à dire que la pratique de la médecine n'était qu'une farce jouée par trois acteurs, le médecin, le patient et la maladie ? Mais ce qui donnait libre cours au génie théâtral d'un Molière, n'est plus de mise aujourd'hui ; ce qui sera éternel c'est la critique de la mauvaise médecine et des charlatans, car il faut distinguer le bon grain de l'ivraie.

Pour notre part, comme le disait l'italien Baglivi, médecin du pape Innocent XII : « *Quamdiu anima in corpore animat, semper aliquid ex admirabili arte nostra sperandum* ».

Tant qu'il y a un souffle de vie, il faut espérer en notre art admirable, telle sera notre conclusion.

Vu : Le Président de Thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu : Le Doyen,
M. TIFFENEAU.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- MONTAIGNE. — « Essais ». Editions Thibaudet, Dr Armaingaud.
- BERNIER (Jean). — « Essais de Médecine », (1689).
Eloge de la Médecine et de la Chirurgie, Paris 1730.
- « Œuvres diverses », CYRANO DE BERGERAC.
- REYNAUD (Maurice). — « Les Médecins au temps de Molière ».
- HAUTEROCHE. — « Crispin Médecin », (1674).
- LEVRET (D^r E.). — Le cas du Malade imaginaire (*Mercur de France* 1922).
- WITKOWSKI (D^r). — « Le Mal qu'on a dit des médecins ».
- BERTRAND (Louis). — « Louis XIV ».
- ROMAINS (J.). — « Knock ».
- PRÉVOST (Jean). — « La Vie de Montaigne ».
- CUSTOM. — « Histoire de la Médecine ».
- LÉVY-VALENSI (D^r). — « La Médecine et les médecins français au XVII^e siècle.
- D^r LAIGNEL-LAVASTINE et D^r LÉVY-VALENSI. — « Histoire de la Presse Médicale française au XVII^e et XVIII^e siècle.
- D^r CROS. — Bernier thérapeute et clinicien. *Paris Médical*, 1928-1929.
- Madame de SABLÉ. — « Lettres contre les Médecins ».
- CRUSSAIRE. — Un médecin du XVII^e siècle le D^r Vallant, Une malade imaginaire Mme de Sablé (Paris 1910).

100-101